

a recours à tant d'hypothèses et de précautions, ne parlant que par des "j'espère," "j'ai la confiance," je "crois distinguer," et autres expressions semblables, on ne peut manquer de sentir qu'il y a là une arrière-pensée que les expressions ne sauraient cacher, et qui indique que l'espoir et la confiance du noble orateur pourraient bien être trahies dans un avenir prochain.

L'HON. PROC.-GÉN. CARTIER.—Je comprends tout le contraire. (Ecoutez !)

M. DUNKIN.—Eh bien ! l'hon. monsieur a une toute autre idée que moi. Si nul doute n'avait existé dans l'esprit de lord DERBY, au sujet de notre faiblesse, du développement du parti anti-colonial en Angleterre et de la tendance du projet vers une séparation, il n'eût pas exprimé son espoir et sa confiance ou il l'eût fait d'un ton tout différent. Je sais bien que lord DERBY ne partage en rien les vues des réformistes-coloniaux d'Angleterre qui voudraient voir les colonies payer pour tout ou abandonnées ; mais il sait la valeur que leurs opinions ont acquise en Angleterre et il parle en conséquence. Et nul doute, M. l'ORATEUR, que ce sentiment a prévalu d'une façon regrettable en Angleterre. Sous ce rapport, je dois encore citer certains passages que j'abrègerai autant que possible ; ils sont tirés d'un article de l'*Edinburgh Review* dont j'ai parlé hier soir, et expriment ce sentiment de la façon la plus énergique. Mais avant de faire ces citations, je dois dire qu'elles n'expriment nullement le sentiment général en Angleterre. Toutefois, elles représentent les sentiments d'une classe nombreuse, — sentiments propres à causer beaucoup de désordres. En tout cas, ils sont hautement partagés, et lorsqu'on les voit développés dans un journal aussi influent que l'*Edinburgh Review*, la chose devient sérieuse. Il y a dans l'article, dont je parle, beaucoup de passages aussi importants que ceux que je vais lire, mais je dois limiter mes citations. Voici un passage que je trouve au commencement de l'article :

"Il y a certains problèmes de politique coloniale dont on ne saurait indéfiniment différer la solution ; et bien que l'Angleterre fasse de son mieux pour administrer ses quarante-cinq colonies, les liens qui réunissaient ces dernières entre elles et à la mère-patrie sont évidemment usés. L'esprit public est plongé dans des doutes relativement à la stabilité d'un édifice qui ne semble reposer que sur une réciprocité de déception, et ne s'appuie que sur des traditions usées et sans valeur."

Lorsqu'on lit de pareilles déclarations dans l'*Edinburgh Review*, le journal le plus

répandu parmi les hommes d'état les plus éminents d'Angleterre, on a droit de se demander quelle est la tendance finale de ces articles ? Jamais aucun article politique ne m'a fait autant de peine que celui-ci, et jamais je n'ai rempli un devoir plus pénible que celui que j'accomplis en le commentant. Mais il n'est pas permis de cacher certaines vérités. Un peu plus loin, le même écrivain continue :

"Il est naturel que le désir de maintenir l'union avec la mère-patrie riche et puissante, soit plus fort de la part des colonies que chez le public anglais, car en définitive les colonies nous doivent presque tout et ne nous fournissent que très peu. De plus, le système actuel de gouvernement colonial les met à même de combiner les avantages d'une indépendance locale avec la force, la dignité et le prestige d'un grand empire ; mais aujourd'hui le gouvernement impérial doit décider, non pas comme anciennement, si l'Angleterre taxera les colonies, mais jusqu'à quel point les colonies pourront taxer l'Angleterre ; — et cette question devient tous les jours d'une solution plus difficile."

Plus loin, je lis encore :

"Nous défions aucun homme d'état de nous indiquer un seul avantage matériel provenant de nos colonies de l'Amérique du Nord, qui nous coûtent en ce moment environ un million sterling par année."

Cela est complètement inexact, mais peu importe ! Voici maintenant des phrases encore plus remplies d'amertume :

"Des gens qui ne veulent nous abandonner ni d'eux-mêmes ni sur notre invitation, doivent, selon toutes apparences, être gardés à tout service. Toutefois, il y a dans cette vaste portion de notre empire des difficultés exceptionnelles et toutes spéciales qui viennent nous assiéger...."

Suit une page où sont décrites ces difficultés qui proviennent surtout du danger que nous offre le voisinage des Etats-Unis ; puis vient, comme conclusion, l'observation suivante :

"Il n'est pas étonnant qu'un projet qui offre une issue dans une position politique si peu digne et si peu satisfaisante, ne soit cordialement bienvenue par toutes parties concernées."

Mais une idée domine dans tout ceci. D'après cet écrivain, l'Angleterre ne croit pas que les provinces lui soient d'aucune valeur, tandis que nous attachons le plus haut prix à notre union avec elle ; et elle accepterait avec la plus grande satisfaction tout moyen de se dégager des dangers et obligations que nous lui occasionnons. Plus loin, je trouve quelles sont les opinions de l'auteur au sujet des entreprises dans lesquelles nous allons nous lancer à la suite de ce projet.